

# Philosophie

## SHT

dissertations  
et  
commentaires



# LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

# SOMMAIRE

|                                                   |           |
|---------------------------------------------------|-----------|
| <b>A. LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE .....</b>     | <b>6</b>  |
| A.1 Conseils pratiques : .....                    | 6         |
| A.2 Le plan : .....                               | 6         |
| A.2.1 La thèse : .....                            | 7         |
| A.2.2 L'antithèse : .....                         | 7         |
| A.2.3 La synthèse : .....                         | 7         |
| A.3 Corps du devoir .....                         | 7         |
| A.3.1 L'introduction : .....                      | 7         |
| A.3.2 Le développement .....                      | 7         |
| A.3.3 La Conclusion .....                         | 8         |
| <b>B. SUJETS TRAITES .....</b>                    | <b>10</b> |
| B.1 Sujet 1 .....                                 | 10        |
| B.2 Sujet 2 .....                                 | 13        |
| B.3 Sujet 3 .....                                 | 16        |
| B.4 Sujet 4 .....                                 | 20        |
| <b>C. EXERCICES DE DISSERTATION .....</b>         | <b>24</b> |
| C.1 Sujet 1 .....                                 | 24        |
| C.2 Sujet 2 .....                                 | 26        |
| C.3 Sujet 3 .....                                 | 28        |
| C.4 Sujet 4 .....                                 | 30        |
| <b>D. TECHNIQUE DU COMMENTAIRE DE TEXTE .....</b> | <b>33</b> |
| <b>E. COMMENTAIRES DE TEXTE TRAITES .....</b>     | <b>35</b> |
| E.1 Texte 1 : .....                               | 35        |
| E.2 Texte 2 : .....                               | 38        |

## A. LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

### A.1 Conseils pratiques :

- La présentation : l'exposé doit être clair et écrit dans un langage correct qui respecte la syntaxe. La philosophie utilise le plus souvent des mots et des notions abstraits. Il faut alors faire très attention dans le choix de ces mots et de ces notions ( il est nécessaire de consulter soit un lexique ou un dictionnaire philosophique ).
- Le style philosophique est quelque peu différent du style littéraire. Le style philosophique exige davantage de sobriété parce qu'il exprime plus l'activité de la raison que de la sensibilité. C'est pourquoi il faut proscrire les fioritures, se méfier des superlatifs et des adjectifs affectifs, surtout éviter les expressions familières voire argotiques.
- Le contenu doctrinal n'a pas une importance capitale, il n'y a pas d'auteurs tabous et toutes les idées sont les bienvenues pourvu qu'elles soient exprimées de manière cohérente.
- Eviter de faire du « coq à l'âne », c'est-à-dire qu'il ne faut pas, par exemple , annoncer trois facteurs à propos de la formation d'un phénomène et oublier d'en analyser un. Il faut avoir de la suite dans les idées.
- Expliquer le sens d'un mot ou d'une expression avant de commenter, c'est-à-dire, avant d'apporter votre réflexion personnelle. Par exemple si on vous demande d'examiner la formule suivante : « Penser c'est dire non », vous ne devez pas commencer par manifester votre désaccord, mais par essayer de comprendre cette affirmation en expliquant ce que l'auteur a voulu dire. La critique éventuelle et le point de vue personnelle viendront ensuite.
- L'effort de réflexion doit être maintenu jusqu'à la fin du travail. Eviter de vous laisser entraîner par un seul aspect de votre critique ou de votre réflexion; cela peut vous mener loin du sujet. Eviter par conséquent ; si possible un exposé trop long.

### A.2 Le plan :

Pour éviter les confusions, les redites, les digressions et les passages artificiels, il est nécessaire de faire un plan clair et apparent. Le développement doit comprendre de grandes parties divisées elles-mêmes en paragraphes reliées par des phrases de transition. D'une manière générale, les articulations du plan peuvent se présenter sous la forme : thèse ; antithèse et synthèse. Mais tout cela dépend de la nature du sujet qui est généralement définie dans l'initial.

On peut retenir deux formes de sujet :

- les sujets d'explication : ils se reconnaissent par les titres suivants :

Expliquer cette formule..., ou expliquer et commenter.

Ils comprennent généralement deux grandes parties dans leur développement : une première, partie consacrée à l'explication et à la compréhension du sujet; et une seconde partie portant sur la réflexion personnelle sur le problème à expliquer.

- les sujets de discussion : ils comprennent trois grandes parties :

- la définition et l'expression des termes : il s'agira d'élucider et de retrouver derrière le sens usuel et usé des mots, une signification plus juste, plus adaptée ou encore de distinguer le sens multiple d'un terme afin de dissiper toute équivoque.

Par exemple pour analyser le sujet: « Dans la nature comme dans la société, la pourriture est un laboratoire de la vie ». Le sens commun des termes « laboratoires », « pourriture » ne nous est d'aucun secours pour comprendre l'esprit de ce sujet.

- la réflexion personnelle : il n'y a pas de dissertation sans réflexion personnelle qui suppose que la pensée se déploie progressivement en s'appuyant sur des arguments raisonnés, qu'elle s'agisse d'une critique personnelle ou à partir d'un auteur. Mais elle doit éviter un certain nombre de défauts:

- le piétinement, qui consiste à rabâcher sur tous les tons la même idée tout le long d'un travail et de façon invariable.
- la digression qui consiste à s'attarder inutilement sur des détails secondaires en oubliant le sujet.
- ne pas aligner les doctrines en laissant parler les auteurs. Par exemple : « Descartes a écrit ceci... ; Kant a écrit cela... » Vous vous mettez totalement hors du travail.
- ne pas réciter un cours, car s'il contient des éléments de dissertation, il n'est pas adapté tel quel au problème que vous avez à résoudre.
- éviter les développements descriptifs, anecdotiques ou historiques qui, sans réflexion critique personnelle, ne peuvent tenir lieu de dissertation.
- ne pas se réfugier derrière l'autorité d'un auteur. Par exemple : « Marx lui-même a écrit... ». Nous pouvons adopter la démarche de tel ou tel auteur si nous y adhérons.
- ne pas traiter cavalièrement les auteurs. Il serait par exemple très prétentieux de vous opposer à Descartes ou à un autre auteur sans un examen attentif de leur doctrine.

Il s'agit de faire un développement personnel dans lequel s'intègrent les références philosophiques et les diverses informations dont on peut disposer. En philosophie, montrer et démontrer sont indispensables. Cependant la référence à un auteur suppose une interprétation exacte de sa doctrine, c'est pourquoi il ne faut jamais prendre un auteur pour un autre. L'utilisation d'un savoir extra-philosophique est non seulement légitime mais souhaitée, seulement à condition de le maîtriser.

### A.3.3 La Conclusion

La conclusion fournit une réponse précise à la question que constitue le sujet. Il faut donc dresser le bilan final et ne plus soulever de discussion. L'ouverture du sujet sur de nouvelles perspectives en relançant la question pour un débat ultérieur est possible.

## B. SUJETS TRAITES

### B.1 Sujet 1

Expliquer et critiquer cette affirmation : « *Qui possède le savoir ne philosophe point* »

#### Introduction :

Philosopher, c'est aller à la quête du savoir, c'est aimer le savoir. Il semble dès lors évident que la philosophie s'oppose à la possession du savoir ; qu'elle n'est pas un savoir achevé, définitif qu'on peut posséder et dire qu'on est philosophe.

On comprend alors cette affirmation : « *Qui possède le savoir ne philosophe point* ».

Mais qui philosophe donc ? Le philosophe est-il celui qui ne sait rien de tout ?

#### Corps du sujet

La philosophie dès sa naissance s'est posée comme « amour de la sagesse et du savoir ». A ce titre, le philosophe se démarquait d'emblée du sophiste, qui, « gonflé » de « faux savoir » était par ce même fait fermé à tout savoir nouveau. Cette attitude de la philosophie remonte à Pythagore (570 ? 490 ? avant J.C). En effet, Pythagore à qui revient la paternité du mot philosophie, n'a jamais osé prétendre au titre de « sage », c'est-à-dire de « possesseur du savoir » mais à celui plus humble d'ami de la sagesse et du savoir ». Aussi tout savoir commence par la question, par l'interrogation, par l'étonnement. C'est pourquoi, la philosophie, loin de se réduire à une conscience heureuse, satisfaite de la possession de tout savoir, est une conscience inquiète, insatisfaite, « consciente » de ses limites en ce qui concerne l'acquisition absolue du savoir. Le philosophe n'est donc pas celui qui possède le savoir, mais celui qui est à la recherche du savoir, celui qui se pose des questions et qui ne se cramponne pas à ses réponses comme à l'absolu.

A ce sujet l'attitude de Socrate est très significative. En effet, Socrate, le « sage athénien » s'était donné pour mission, de faire « accoucher les esprits » par la pertinence de ses questions, sans prétendre lui-même posséder de réponses toutes faites. Le plus souvent, il laissait ses interlocuteurs dans la perplexité, après les avoir ébranlés.

Il semble évident dès lors que celui qui sait, celui qui possède le savoir ou qui croit le posséder, ne le recherche pas et ne peut pas être philosophe. Mais qui philosophe donc ?

Cette question a une grande importance par rapport à la définition même de la philosophie. La première réponse qui nous apparaît est que la philosophie n'est pas en tout cas la possession du savoir. L'homme ne peut pas prétendre posséder le savoir. Comme l'affirme Platon, « l'omniscience ne sied qu'à Dieu ». On serait tenté de dire que l'ignorant est donc le philosophe en puissance, ne possédant par définition aucun savoir. Mais il faut vite faire la différence entre l'ignorant, tout court et « l'ignorant ignorant, ». Cela n'est pas un simple jeu de mot, comme le précise Platon : « l'ignorance a précisément ceci de fâcheux que, n'ayant ni beauté, ni bonté, ni science, on s'en croit suffisamment pourvu. Or, quand on ne croit pas manquer d'une chose, on ne la désire pas ».

Le philosophe n'est donc pas « l'ignorant ignorant ». En réalité, la quête du savoir exige une attitude critique, un esprit alerte face aux choses. Cette attention suscite en lui des interrogations et des réponses qui, sans être exhaustives fournissent des éléments de savoir. Voilà pourquoi le philosophe a été pendant longtemps considéré comme un omniscient, car s'intéressant à tous les domaines du savoir. Mais, comme le dit Heraclite, le philosophe est comparable au chercheur d'or, il remue beaucoup de terre et trouve peu d'or. Voilà pourquoi l'étendue du domaine du philosophe ne fait pas de lui le possesseur de tout savoir. Dans une

appris à fonder ses pensées par les concepts philosophiques que nous fournit l'histoire de philosophie. Ces concepts et notions sont aussi indispensables en philosophie que les formes le sont en mathématiques.

Enfin, pour philosopher, il est nécessaire non pas de posséder le savoir, mais d'installer la pensée en apprenant les philosophies passées.  $\wedge$

A toutes les étapes de la démarche expérimentale, la science est pleinement autonome. Elle n'admet aucune ingérence étrangère. Aucune croyance qu'elle soit religieuse, morale ou politique, n'est admise de ce fait en science. Tout ce qui relève de la subjectivité pure est mis de côté dans la recherche scientifique. Le savant dit - on, avant de pénétrer dans son laboratoire " accroche son manteau de religiosité à la porte". Il se dépouille ainsi de toutes idées reçues, des opinions courantes, des convictions, pour ne s'occuper que de la réalité ( faits ) dans son essence. Ce qui fait que l'expérimentateur est là comme un sujet autonome face à un objet d'étude qu'il peut manipuler à sa guise, sans arrière pensée. C'est ce qui a fait dire à Jean Piaget : « la science rend l'objet indépendant des sujets en tenant compte pour les éliminer, des variations introduites par l'observateur... » Il résulte de cette indépendance, la grande objectivité de la science ainsi que sa grande rigueur.

Au vu de tout cela, on peut affirmer que la science est incompatible avec les convictions.

Mais ceci nous pose d'emblée le problème du fondement, de la valeur de la science.

Il est certes vrai que le savant dans sa démarche ne se sert pas de croyances préétablies. Mais peut-on affirmer avec certitude qu'il n'a aucune autre conviction ? Qu'est ce qui pourrait donc motiver sa recherche ?

Ce sont là des questions qui méritent notre réflexion.

En effet, on ne saurait comprendre l'abnégation, l'audace des chercheurs, si on perdait de vue cette grande croyance qu'ils ont en ce qu'ils font. Cette foi est si profonde, si forte chez certains qu'ils n'hésitent pas à se sacrifier eux-mêmes pour que la vérité scientifique éclate en plein jour. Il serait aisé aujourd'hui, de parler de motivations matérielles ; mais l'histoire de l'évolution des sciences, du progrès scientifique nous montre que la motivation matérielle passait le plus souvent chez les chercheurs en second plan. Par rapport à cette idée, on peut se référer à Giordano Bruno, à Galilée et à bien d'autres qui ont risqué leur vie pour leurs convictions scientifiques. Louis Pasteur, illustre aussi bien cette grande conviction en la science ; cette foi inébranlable qui reste parfois le seul soutien du chercheur quand il n'est pas compris par ses concitoyens. En effet sans cette foi, Pasteur n'allait pas pouvoir découvrir le vaccin antirabique. C'est cette foi qui lui a permis de surmonter les découragements dus aux multiples insuccès de ses tentatives et même de faire face sans fléchir aux railleries de ses condisciples.

L'histoire du progrès scientifique est jalonné d'exemples de sacrifice, de martyr des savants dont le seul soutien restait leur foi en ce qu'ils faisaient.

Ainsi, on peut retenir que si la science dans sa démarche expérimentale, dans sa recherche du vrai, se passe bien des croyances préétablies, la foi en son action, l'amour de la vérité lui sert de catalyseur pour surmonter des obstacles qui jonchent très souvent son chemin. Ainsi, on ne saurait perdre de vue le fait que la vérité elle-même est génératrice de conviction. C'est pourquoi, la vérité scientifique, une fois établie, s'impose à tous pour des raisons apodictiques. Elle crée en nous un sentiment de confiance, de certitude de plus en plus absolue. Elle crée en nous des convictions. Nous croyons fermement aux vérités scientifiques.

Nous sommes convaincus de leur véracité, nous avons la certitude qu'elles sont absolument vraies ; que la part de l'erreur y est négligeable. La science elle-même, à partir du caractère absolu, exact de ses résultats, de ses vérités, devient génératrice de convictions. On ne saurait le contester.

### B.3 Sujet 3

Que pensez-vous de cette idée de J.J.Rousseau : « Ceux qui voudront traiter séparément la politique de la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux ».

#### Introduction :

Cette idée de Rousseau soulève le problème du rapport de la politique d'avec la morale. En d'autres termes, il s'agit du rapport entre l'art d'administrer et de gérer les hommes, et la manière dont doivent se comporter les hommes en société.

La thèse que soutient Rousseau ici, c'est que pour cerner les faits sociaux, les hommes, il est indispensable de concilier politique et morale, sans quoi ce serait peine perdue.

Ainsi se pose le problème de la gestion morale de l'Etat, de l'acceptation volontaire des lois.

Alors la question qui interpelle l'auteur de l'« Emile » ou « de l'éducation » (Rousseau), est la suivante :

Comment rendre à l'homme corrompu par la société, sa dignité d'homme « naturellement bon » ?

#### Développement :

La pensée politique de Rousseau part du postulat que « l'homme est naturellement bon » et que c'est « la société qui le corrompt ». Développant cette idée, Rousseau montre que l'homme naturel n'avait aucune raison d'être méchant ou d'être égoïste ; car la nature lui offrait tout ce dont il avait besoin. C'est avec l'avènement de la société civile, qu'il perdra tout son privilège naturel. Pour Rousseau, nature et société s'opposent donc à travers Etat de nature et Etat Civil. Dans l'Etat de nature, dit Rousseau, l'homme est un être solitaire, libre et bon. Dans l'Etat civil, il est devenu égoïste, et méchant et possède de plus en plus tous les vices.

Tout cela compromet de plus en plus son épanouissement et sa nature.

Pour récupérer cette nature perdue, c'est-à-dire retrouver sa bonté et sa dignité d'antan, il est nécessaire selon Rousseau de recouvrir à un modèle d'Etat, le meilleur, celui qui est désigné par la loi conçue, non comme une contrainte extérieure, mais comme l'expression de la conscience morale. Un tel Etat est un moyen pour parvenir à ce que l'homme avait perdu. Il n'a d'autre but que de réaliser et de garantir la liberté et l'égalité auxquelles les individus ont naturellement droit. Pour ce faire dit Rousseau, un contrat est nécessaire. Il s'agit de ce pacte social par lequel, chacun s'engage envers les autres à ne reconnaître d'autre autorité que la volonté générale. Cette volonté générale est loin d'être une puissance extérieure aux individus, car elle n'est rien d'autre que la règle de la raison, acceptée par tous les membres de la société, mais, que chacun découvre en lui-même quand il écarte ses désirs égoïstes et sa méchanceté. Gérer des hommes, c'est les gérer selon la conscience morale qui assimile la loi morale. Politique et morale coïncident donc chez Rousseau, un point de vue que E. Kant partage entièrement.

En effet, pour l'auteur du « Criticisme » (Kant), toute politique doit se soumettre au droit et à la morale sans pouvoir alléguer de mauvais alibis pour s'y soustraire : « la vraie politique ne peut donc faire un pas sans avoir auparavant rendu hommage à la morale ». La morale selon Kant, résout le problème que la politique est incapable de résoudre. La réussite d'un gouvernement passe par le fait qu'il considère les droits de l'homme comme sacrés.

On constate alors, que pour Kant et Rousseau, l'Etat doit se faire sur la base de contrat, de droit, qui est en fait le pouvoir moral, distinct de la force, le pouvoir physique.

### B.3 Sujet 3

Que pensez-vous de cette idée de J.J. Rousseau : « Ceux qui voudront traiter séparément la politique de la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux ».

#### Introduction :

Cette idée de Rousseau soulève le problème du rapport de la politique d'avec la morale. En d'autres termes, il s'agit du rapport entre l'art d'administrer et de gérer les hommes, et la manière dont doivent se comporter les hommes en société.

La thèse que soutient Rousseau ici, c'est que pour cerner les faits sociaux, les hommes, il est indispensable de concilier politique et morale, sans quoi ce serait peine perdue.

Ainsi se pose le problème de la gestion morale de l'Etat, de l'acceptation volontaire des lois.

Alors la question qui interpelle l'auteur de l'« Emile » ou « de l'éducation » (Rousseau), est la suivante :

Comment rendre à l'homme corrompu par la société, sa dignité d'homme « naturellement bon » ?

#### Développement :

La pensée politique de Rousseau part du postulat que « l'homme est naturellement bon » et que c'est « la société qui le corrompt ». Développant cette idée, Rousseau montre que l'homme naturel n'avait aucune raison d'être méchant ou d'être égoïste ; car la nature lui offrait tout ce dont il avait besoin. C'est avec l'avènement de la société civile, qu'il perdra tout son privilège naturel. Pour Rousseau, nature et société s'opposent donc à travers l'Etat de nature et l'Etat Civil. Dans l'Etat de nature, dit Rousseau, l'homme est un être solitaire, libre et bon. Dans l'Etat civil, il est devenu égoïste, et méchant et possède de plus en plus tous les vices.

Tout cela compromet de plus en plus son épanouissement et sa nature.

Pour récupérer cette nature perdue, c'est-à-dire retrouver sa bonté et sa dignité d'antan, il est nécessaire selon Rousseau de recouvrir à un modèle d'Etat, le meilleur, celui qui est désigné par la loi conçue, non comme une contrainte extérieure, mais comme l'expression de la conscience morale. Un tel Etat est un moyen pour parvenir à ce que l'homme avait perdu. Il n'a d'autre but que de réaliser et de garantir la liberté et l'égalité auxquelles les individus ont naturellement droit. Pour ce faire dit Rousseau, un contrat est nécessaire. Il s'agit de ce pacte social par lequel, chacun s'engage envers les autres à ne reconnaître d'autre autorité que la volonté générale. Cette volonté générale est loin d'être une puissance extérieure aux individus, car elle n'est rien d'autre que la règle de la raison, acceptée par tous les membres de la société, mais, que chacun découvre en lui-même quand il écarte ses désirs égoïstes et sa méchanceté. Gérer des hommes, c'est les gérer selon la conscience morale qui assimile la loi morale. Politique et morale coïncident donc chez Rousseau, un point de vue que E. Kant partage entièrement.

En effet, pour l'auteur du « Criticisme » (Kant), toute politique doit se soumettre au droit et à la morale sans pouvoir alléguer de mauvais alibis pour s'y soustraire : « la vraie politique ne peut donc faire un pas sans avoir auparavant rendu hommage à la morale ». La morale selon Kant, résout le problème que la politique est incapable de résoudre. La réussite d'un gouvernement passe par le fait qu'il considère les droits de l'homme comme sacrés.

On constate alors, que pour Kant et Rousseau, l'Etat doit se faire sur la base de contrat, de droit, qui est en fait le pouvoir moral, distinct de la force, le pouvoir physique.

notamment celui de l'Etat est entrevu tantôt comme un problème de force (Hobbes, Machiavel, Hegel, Marx) tantôt comme un problème de droit et de morale (Rousseau, Kant).

Le problème de Hobbes et de Rousseau est donc celui de l'instauration de l'Etat qui apparaît comme le produit d'un artifice, d'une convention volontaire, d'un pacte ou d'un contrat. Ces conceptions constituent une véritable révolution copernicienne.

L'Etat ne gravite plus autour de Dieu ou de la nature, il n'est pas plus une institution divine qu'une chose naturelle, il repose sur un contrat volontaire et unanime. La seule notion rationnelle de l'unité suffit à éclairer la nature du pouvoir de l'Etat.

Hobbes et Rousseau célèbrent ainsi les vertus de l'Etat Civil qui soustrait l'homme à cette vie solitaire, misérable, bestiale et brève qu'est la vie à l'état de nature, comme le dirait Hobbes. Selon Rousseau, l'Etat qui « d'un animal stupide et borné fit un animal intelligent et un homme ».

Pour saisissants qu'ils soient ces rapprochements ne doivent pas, pourtant, nous cacher l'opposition des goûts, des passions. C'est par raison, par calcul, par intérêt, par égoïsme que l'homme devient social et cette raison ne devient toute puissante que par ce qu'elle est au service d'une passion fondamentale : la crainte de la mort. La crainte dira plus tard Montesquieu est bien le principe du despotisme.

Mais pour Rousseau, il ne s'agit pas de fortifier, de justifier le despotisme défaillant des souverains de l'ancien régime, mais de porter à son comble le combat des « philosophes » contre l'absolutisme non plus au nom de l'aristocratie (Montesquieu) ni de la bourgeoisie (Voltaire) mais au nom de ce peuple qu'il comprit et aima et qui, en 1789 se reconnut en lui. Du coup, il s'agit pour Rousseau d'examiner les conditions de possibilité du seul pouvoir légitime : le pouvoir républicain, et, lorsqu'il s'agit d'édifier une république, on a besoin d'un autre ciment que le calcul et la crainte.

### Conclusion :

Le problème soulevé par Rousseau fait ressortir différentes positions. L'analyse de ces positions nous montre que la gestion d'une société exige des règles qui en assurent le fonctionnement et s'imposent aux individus. De tout cela, découle une constance : tout pouvoir a besoin d'une certaine force. C'est pourquoi en politique, notamment dans la pratique, il est difficile de concilier l'ordre public, intérêt de classe et bien être social. La politique exige donc un certain « sens moral », qui doit se traduire en comportement, en action dans tout ce qui concerne la gestion des hommes.

La pensée politique de Rousseau est, dans le monde moderne, un grand moment de remémoration du politique. Son problème est le nôtre : L'unité sacrée de la cité grecque a été détruite. Pour des raisons économiques et idéologiques, il n'y a parmi nous que des bourgeois c'est-à-dire des hommes privés qui « ne parlent que de commerce et d'argent ». Nous n'avons plus que les vertus de l'homme privé. Si nous avons « gagné en humanité » grâce au pacte, « nous avons perdu en vertu », c'est-à-dire en civisme. Comment faire des hommes privés que nous sommes des citoyens ? Comment aménager cet espace de la liberté publique dont nous avons perdu la notion et le goût ? Comment réactualiser l'expérience dont la cité grecque fut le lieu réel ?

La finalité du contrat, ce n'est ni la paix ni la sécurité ; Rousseau est formel sur ce point : « On vit tranquille aussi au fond des cachots ». La finalité du contrat politique est la liberté non pas celle qui est imposée du dehors, mais celle qui résulte de « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite » et cela est une action morale, une obligation morale, un devoir commun.

notamment celui de l'Etat est entrevu tantôt comme un problème de force (Hobbes, Machiavel, Hegel, Marx) tantôt comme un problème de droit et de morale (Rousseau, Kant).

Le problème de Hobbes et de Rousseau est donc celui de l'instauration de l'Etat qui apparaît comme le produit d'un artifice, d'une convention volontaire, d'un pacte ou d'un contrat. Ces conceptions constituent une véritable révolution copernicienne.

L'Etat ne gravite plus autour de Dieu ou de la nature, il n'est pas plus une institution divine qu'une chose naturelle, il repose sur un contrat volontaire et unanime. La seule notion rationnelle de l'unité suffit à éclairer la nature du pouvoir de l'Etat.

Hobbes et Rousseau célèbrent ainsi les vertus de l'Etat Civil qui soustrait l'homme à cette vie solitaire, misérable, bestiale et brève qu'est la vie à l'état de nature, comme le dirait Hobbes. Selon Rousseau, l'Etat qui « d'un animal stupide et borné fit un animal intelligent et un homme ».

Pour saisissants qu'ils soient ces rapprochements ne doivent pas, pourtant, nous cacher l'opposition des goûts, des passions. C'est par raison, par calcul, par intérêt, par égoïsme que l'homme devient social et cette raison ne devient toute puissante que par ce qu'elle est au service d'une passion fondamentale : la crainte de la mort. La crainte dira plus tard Montesquieu est bien le principe du despotisme.

Mais pour Rousseau, il ne s'agit pas de fortifier, de justifier le despotisme défaillant des souverains de l'ancien régime, mais de porter à son comble le combat des « philosophes » contre l'absolutisme non plus au nom de l'aristocratie (Montesquieu) ni de la bourgeoisie (Voltaire) mais au nom de ce peuple qu'il comprit et aima et qui, en 1789 se reconnut en lui. Du coup, il s'agit pour Rousseau d'examiner les conditions de possibilité du seul pouvoir légitime : le pouvoir républicain, et, lorsqu'il s'agit d'édifier une république, on a besoin d'un autre ciment que le calcul et la crainte.

### Conclusion :

Le problème soulevé par Rousseau fait ressortir différentes positions. L'analyse de ces positions nous montre que la gestion d'une société exige des règles qui en assurent le fonctionnement et s'imposent aux individus. De tout cela, découle une constance : tout pouvoir a besoin d'une certaine force. C'est pourquoi en politique, notamment dans sa pratique, il est difficile de concilier l'ordre public, intérêt de classe et bien être social. La politique exige donc un certain « sens moral », qui doit se traduire en comportement, en acte dans tout ce qui concerne la gestion des hommes.

La pensée politique de Rousseau est, dans le monde moderne, un grand moment de remémoration du politique. Son problème est le notre : L'unité sacrée de la cité grecque a été détruite. Pour des raisons économiques et idéologiques, il n'y a parmi nous que des bourgeois, c'est-à-dire des hommes privés qui « ne parlent que de commerce et d'argent ». Nous n'avons plus que les vertus de homme privé. Si nous avons « gagné en humanité » grâce au pacte, « nous avons perdu en vertu », c'est-à-dire en civisme. Comment faire des hommes privés que nous sommes des citoyens ? Comment aménager cet espace de la liberté publique dont nous avons perdu la notion et le goût ? Comment réactualiser l'expérience dont la cité grecque fut le lieu réel ?

La finalité du contrat, ce n'est ni la paix ni la sécurité ; Rousseau est formel sur ce point : « On vit tranquille aussi au fond des cachots ». La finalité du contrat politique est la liberté non pas celle qui est imposée du dehors, mais celle qui résulte de « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite » et cela est une action morale, une obligation morale, un devoir comme

#### B.4 Sujet 4

Que pensez-vous de cette pensée : « La conscience est toujours implicitement morale et l'immoralité consiste toujours à ne pas vouloir penser qu'on pense et à ajourner le jugement intérieur .»

#### Introduction

La conscience est une notion qui nous introduit d'emblée au cœur même de la réflexion philosophique. L'étymologie latine nous suggère l'idée de connaissance, alors qu'un sens moral s'attache à la notion dans le français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Et c'est ce sens moral que Alain partage dans ce sujet qui expose l'idée selon laquelle la conscience est l'intériorisation et le jugement des règles et normes de la société, et le refus de juger ces valeurs constitue l'acte d'immoralité.

N'y a-t-il pas là une tendance à montrer la conscience comme un phénomène réfléchi et actif ? Ce niveau de conscience est-il le seul ? ou existe-t-il d'autres ? Les réponses à ces questions nous permettront de nous situer par rapport à ce problème de la conscience.

#### Corps du Sujet

La morale pour Alain « consiste à se voir esprit et obligé ». Elle n'a comme contenu que le seul sentiment de dignité. Tout dérive dira Alain du respect que l'homme a pour lui-même, pour l'esprit qu'il a et pour ses semblables, en qui il reconnaît le même esprit. C'est pourquoi la moralité consiste chez lui à juger l'existence et à faire remarquer qu'elle ne mérite pas trop de considération et par conséquent qu'elle « ne doit pas commander ». L'immoralité ne sera alors autre chose que la soumission à l'existence, aux circonstances, aux choses sans grandes importances. Autrement dit il s'agit de la dépendance à ce qu'on désigne généralement sous le nom de destin. Mais le destin pour Alain n'est pas se soumettre à l'existence ; mais plutôt l'interroger, la fouiller, c'est donc pour l'homme faire ce qu'il veut. Il s'agit alors pour l'homme de savoir ce qu'il veut. Par là ; la loi morale sera définie comme la loi dictée par une profonde volonté de la personne ; elle n'a point d'égard aux choses mais seulement aux personnes.

Ainsi vivre selon l'esprit, c'est se conduire au lieu de s'abandonner, et la conscience instruit infailliblement l'homme, de ses fautes, qui sont toujours faiblesses.

Ce sens moral de la conscience se retrouve aussi chez Rousseau.

En effet pour Rousseau, la conscience morale qui est née du « double rapport à nous-mêmes et à nos semblables », fait sentir et aimer à l'homme « le bien que la raison lui fait connaître ». Mais alors que le jugement suppose un long apprentissage, le sentiment qui porte la conscience humaine au bien, lui est immédiat. La conscience est aussi pour Rousseau « un principe inné de justice et de vertu sur lequel nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises ». La conscience est donc le juge « infaillible » du bien et du mal, qui fait de l'homme l'être qui ressemble à Dieu. C'est la conscience qui élève l'homme au dessus des bêtes.

Il apparaît chez Alain et Rousseau que la conscience morale est une action individualisée de la volonté sur la totalité du contenu mental, qu'elle contrôle. Elle gère les mouvements de la spontanéité.

La conscience morale, celle qui juge et s'articule sur des valeurs ou normes sociales épuise-t-elle à elle seule toutes les situations dans lesquelles la conscience est engagée ? La conscience ne suppose-t-elle pas la connaissance ?

En effet pour Descartes, l'expérience immédiate de la conscience que chacun peut faire en lui-même en tant qu'il pense et qu'il prend conscience qu'il pense, implique une

Mais malgré ses lacunes et autres défaillances, la conscience demeure notre « seul guide » et notre « seule lumière » tant qu'elle est libre et en mesure de domestiquer ses énormes possibilités. La conscience lutte pour l'obtention de la vérité. Dans ces conditions, la philosophie n'est - elle pas son expression la plus achevée ?

## C. EXERCICES DE DISSERTATION

### C.1 Sujet 1

«La philosophie est - elle nécessairement fille de son temps ?»

#### Conseils pratiques

Un sujet intéressant, faisant appel à des connaissances et à une réflexion personnelle. Faut-il recopier indistinctement tout ce qui se rapporte à ce thème? Assurément non. Tout d'abord, il faut élucider les concepts avec précision pour éviter tout hors sujet ou des digressions inutiles.

- La philosophie: amour de la sagesse ( étymologie ) ; quête désintéressée du savoir (Aristote), recherche de l'absolu, réflexion critique qui n'obéit qu'à elle même; forme de la conscience sociale ( reflet des préoccupations de l'homme dans une société déterminée en une époque donnée, conception du monde ).
- Nécessairement : avec certitude, inévitablement.
- Fille de son temps: appartenance à une époque donnée, à une durée historique.
- Le temps: changement continu par lequel le présent devient le passé, l'avenir n'est pas encore et le temps passé ne reviendra plus.

#### Questionnement

La réflexion critique sur les problèmes qui se pose à l'homme est - elle inévitablement liée à une durée historique ? Cette réflexion perd - elle toute sa valeur après la durée, l'époque de son exercice ? Une philosophie est - elle un amour de la sagesse, tourné vers la contemplation de l'absolu, ou une réflexion ne prenant en compte que la réalité qui se présente à elle? La philosophie reste - t- elle prisonnière des conditions historiques qui lui ont données naissance ? L'absolu philosophique n'est - il pas dans chaque événement?

#### Enjeu du sujet

Philosophie comme reflet du temps et moyen d'échapper au temps .

Plan : Le plan que nous vous conseillons est le plan dialectique.

1) Introduction : La philosophie est-elle tournée vers un monde idéal et intelligible, ou bien prend - elle en charge la réalité concrète de laquelle elle est issue?

#### 2) Corps du sujet

a) Thèse : La philosophie est nécessairement fille de son temps. Elle naît et évolue à partir des préoccupations du philosophe qui lui même, est façonné par les conditions d'existence de son époque, de sa société.

Transition Ne se détourne t- elle pas alors de son objectif premier qui est la quête de l'absolu, étranger à la temporalité? Ne dédaigne t- elle pas ainsi l'essentiel pour l'accessoire?

## C.2 Sujet 2

Que vous suggère cette opinion « Tout l'édifice humain a comme point de départ les sensations qui importent le plus à l'homme : à savoir les besoins qu'il s'agit de satisfaire ».

### Conseils pratiques :

Il s'agit d'une conception traditionnelle en philosophie, pour faire face au sujet, il est nécessaire de le restituer dans son cadre philosophique, de l'identifier correctement. Mais comment mener cette tâche avec efficacité ? Cela n'est possible que si l'on saisit le sens précis des mots suivants :

- édifice humain : ensemble organisé de choses concrètes ou abstraites par l'homme
- sensation → sensualisme → empirisme : théorie selon laquelle, la connaissance humaine dérive toute entière directement ou indirectement de l'expérience sensible (interne ou externe) et, qui n'attribue à l'esprit aucune activité propre.
- rationalisme : théorie selon laquelle il n'y a de connaissance que rationnelle.
- besoins à satisfaire : nécessités manquantes à contenter, à résoudre → transformation, action.

### Questionnement :

De quel état d'esprit cette opinion procède ? Quelle valeur polémique peut - on lui attribuer ? Quels problèmes précis elle évoque à l'époque ou nous sommes ? Autrement dit l'anthropologie, l'histoire des sciences nous confirme-t-elle dans cette opinion, ou au contraire, nous convient -t-elle d'adopter une autre opinion ?

### Enjeu du sujet :

La place et le rôle des besoins et des méthodes dans le processus cognitif.

### Plan :

Le plan que nous vous proposons est le plan dialectique.

#### 1) Introduction :

Vue sensualiste et empiriste(notamment empiriste) : tout naît d'un effort pratique qui répond aux stimulations du besoin.

#### 2) Corps du sujet :

- a - Thèse : la connaissance comme consolation.
- échec de la première tentative humaine : fondation de l'agriculture et de la médecine (nécessités).
- conséquence de cet échec : tentative de connaître d'autres objets moins utiles.

Transition : comment expliquer alors le passage de l'expérience empirique à l'étude méthodique ?

#### b - Antithèse : autres origines de la connaissance.

- le passage d'une connaissance non scientifique à la science.
- les travaux des sociologues sur la mentalité primitive.

### C.3 Sujet 3

"L'homme, n'est-il qu'un être de passion". ?

#### CONSEILS PRATIQUES

Voici un sujet classique à propos duquel vous possédez certainement des connaissances conformément au programme de philosophie. Il s'agit donc pour vous de vous remémorer les éléments du cours et de bien les adapter au sujet. Mais comment mener cette tâche avec efficacité ?

Il faut, avant tout, définir avec précision chaque terme fondamental.

- homme : être biologique (pourvu d'instinct) et être pensant (doté de raison).
- n'être que : réduction, détermination, limitation.
- passion : ce qu'on subit (Aristote) ; désordre (trouble de l'âme) ; affections de l'âme, attribut négatif (Kant) ; victoire du sensible sur le rationnel, mobile de l'action (Fourier) ; volonté de puissance (Nietzsche) ; ruse de la raison (Hegel).

#### QUESTIONNEMENT

La passion n'est-elle pas inhérente à l'homme ? L'homme peut-il réaliser sans les passions ? Les passions sont-elles condamnables ? Peut-on réduire l'homme à la seule passion ? Peut-on séparer l'être de passion et l'être de raison ?

#### ENJEU DU SUJET

La place de la passion et de la raison dans l'être humain.

#### PLAN

Vu la nature du sujet, nous vous proposons un plan dialectique (thèse, antithèse, synthèse). Il s'agit d'ordonner vos réponses en fonction de ce plan.

##### 1° Introduction :

La problématique résultera de la confrontation entre la définition de l'homme (être de passion et de raison) et sa réduction à la seule passion ou à la seule raison.

##### 2° Corps du sujet :

a) thèse : l'homme est un être biologique avant tout, un être de passion (animalité, instinct) ; rôle des passions (Hegel, Nietzsche).

Transition : peut-on réduire l'homme à la seule passion ?

b) antithèse : l'homme est d'essence rationnelle (humanité, société, différence entre l'homme et l'animal) ; condamnation des passions (morale, religion : Epicure, Kant).

Transition : Peut-on séparer en l'homme l'être de passion et l'être de raison ?

#### C.4 Sujet 4

"L'histoire de l'homme, c'est l'histoire de sa répression".

Commentez cette affirmation de Freud à la lumière de vos connaissances.

#### Conseils Pratiques

Le sujet nécessite la connaissance de la psychanalyse freudienne, néo-freudienne, du culturalisme et du marxisme. Mais il s'agit d'abord, pour mener à bien la réflexion, de connaître les notions comme :

- histoire : suite des événements ou actions qui ont marqué une période ou l'existence de l'être ;
- homme : être biologique (pourvu d'instinct) et être pensant (doué de raison) vivant dans une société organisée (règles, normes, interdits) ;
- répression : action de réprimer en général. En psychanalyse la répression est le mécanisme de défense conscient qui tend à exclure du champ de la conscience des contenus pénibles ;
- psychanalyse : méthode d'investigation psychologique visant à élucider la signification inconsciente des conduites.

#### Questionnement

Quelle est la nature de la répression ? Quelle place détient-elle dans l'histoire de l'homme ? Comment agit-elle sur l'homme ? Cela explique-t-il tout chez l'homme ?

#### Enjeu Du Sujet

La place de la sexualité dans la vie de l'homme, dans les faits et gestes.

Plan : le plan conseillé est le plan dialectique.

#### 1°) Introduction :

Tous les événements et actions marquant de la vie de l'homme sont, pour Freud, les manifestations de "*complexes*", heurts inévitables entre les aspirations inconscientes et la réalité. N'est ce pas excessif de tout expliquer ainsi ?

#### 2°) Corps du sujet :

a) Explication de la thèse : Le destin de l'homme est d'être perpétuellement déchiré par le conflit entre le principe inconscient du plaisir, la libido, et le principe de "réalité" à laquelle la conscience s'adapte.

Transition : la place de la sexualité est grande dans la vie de l'homme, mais elle n'explique pas tout.

TECHNIQUE DU COMMENTAIRE DE TEXTE

**COMMENTAIRES DE TEXTE TRAITES**

La perplexité devient encore plus grande lorsque nous rencontrons dans l'histoire de la philosophie des attitudes aussi extrêmes s'opposant à celle de Kant.

C'est ainsi que dans le « Gorgias », Platon fait dire à « Calliclès » personnage du Dialogue et interlocuteur de Socrate, la remarque suivante : » Il est beau d'étudier la philosophie dans la mesure où elle sert à l'instruction et il n'y a pas de honte pour un jeune garçon à philosopher ; mais lorsqu'on continue à philosopher dans un âge avancé, la chose devient ridicule... et mérite le fouet. ».

Outre le sarcasme de cette assertion, elle traduit la même attitude extrême face à la philosophie, attitude qui voile mal les vrais problèmes de l'enseignement de la philosophie. On est tout de suite tenté de se demander si la philosophie est une occupation pour l'adulte ou un enfantillage stérile ?

Kant ramène le problème à deux niveaux principalement :

au premier niveau ; il pose le problème de l'impossibilité de l'apprentissage de la philosophie. Pour soutenir cette thèse, il évoque l'inexpérience de la jeunesse, et la rupture avec les vieilles habitudes. En effet si pour réussir, les jeunes scolaires se contentaient d'apprendre leurs leçons, en philosophie il y va autrement, vu l'impossibilité d'un apprentissage et la nécessité en philosophie de penser par soi-même .

au second niveau, Kant avance l'argument de l'inexistence de la philosophie, du moins elle n'existe pas comme il existerait une science particulière; comme une doctrine achevée, un savoir qu'on peut posséder. La philosophie n'est pour Kant qu'un ensemble hétéroclite de pensées, valables pour certains hommes en certains lieux. Pour soutenir cette thèse , Kant montre toute la différence entre la philosophie et la science. Selon lui les différentes disciplines scientifiques proposent des " connaissances assurées ", des résultats apodictiques, sur lesquels on peut se fonder pour acquérir une connaissance, mieux pour devenir savant. Quant à la philosophie, elle ne propose rien d'assuré pouvant tenir lieu de savoir.

Aussi, par rapport à ces deux questions soulevées par Kant, tout apprentissage de la philosophie est une prétention, voire une aberration. Au contraire, l'enseignement de la philosophie doit se borner à élargir la capacité personnelle de réflexion de la jeunesse et assurer sa préparation à penser par elle-même. Vouloir enseigner la philosophie comme on inculque une science à des jeunes élèves, relève d'une volonté délibérée de tromper. Concevoir la philosophie comme une science, est une pensée erronée. La philosophie n'a de valeur que pour des hommes déterminés dans des conditions données. Assurément l'apprentissage d'une telle philosophie serait parfaitement inutile pour le jeune en quête de savoir universel.

Pour finir, Kant montre la façon toute particulière d'apprendre à philosopher ou même d'enseigner la philosophie. L'enseignement en philosophie ne peut jamais se réduire à l'exposition d'un savoir exact qui ne demanderait qu'à être assimilé ; mais plutôt l'adoption d'une attitude plus humble et plus critique procédant à des questionnements. Cela est d'autant plus important que l'on sait que tout savoir commence par la question et que c'est par la question que la jeunesse exercera son aptitude intellectuelle personnelle.

Au regard de cet aperçu sur le texte de Kant, on peut comprendre les raisons profondes qui l'ont amené à défendre ces différentes thèses.

Aussi faut-il reconnaître l'insuffisance de cette conception. Elle prétend faire la philosophie en faisant abstraction de l'histoire de la philosophie spontanée, celle qui " surgit avant toute science, là où des hommes s'éveillent " selon les termes de K. Jaspers. Certes, la philosophie est née d'abord de l'inquiétude humaine, de l'étonnement ou d'une exigence morale (même élémentaire). Certes, chacun a sa philosophie et chacun peut philosopher sans autre préparation ; il suffit pense-t-on, d'avoir une condition humaine, d'avoir son destin propre.

## E.2 Texte 2 :

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. Les représentations, la pensée, le commerce intellectuel des hommes apparaissent ici encore comme l'émanation directe de leur comportement matériel. Il en va de même de la production intellectuelle telle qu'elle se présente dans la langue de la politique, celle des lois, de la morale, de la religion, de la métaphysique, etc..., de tout un peuple. Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées etc..., mais les hommes réels agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relations qui y correspond, y compris les formes les plus larges que celles-ci peuvent prendre. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'être conscient et l'Etre des hommes est leur processus de vie réel. Et, si, dans toute l'idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés la tête en bas comme dans une camera obscura, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle de son processus de vie directement physique .>>

Marx - Engels, L'idéologie allemande ( 1845 )  
Editions sociales. 1971 P.P 50- 51 .

### Introduction

Le terme idéologie fut créé en 1796 par le philosophe français Destutt de Tracy ( Antoine ), pour désigner la science ayant pour objet la genèse des idées. Ce sens est aujourd'hui presque inusité.

L'usage contemporain du mot idéologie vient du marxisme. Chez Marx et Engels, l'idéologie désigne alors la représentation faussée du monde que la classe dominante impose à l'ensemble de la Société, dans le but volontaire ou involontaire, de défendre ses intérêts économiques.

Pour Marx et Engels, l'idéologie résulte de la production matérielle. Elle couvre alors tous les domaines de la pensée : politique, religion, droit, morale, philosophie, etc..., Marx et Engels mettent l'accent sur le caractère particulier de l'idéologie qui consiste à dissimuler les rapports sociaux soit en les consacrant soit en les combattant. Ce qui est, en tout cas, permanent c'est que les différents mouvements de l'idéologie restent tributaires du processus de vie historique.

A travers une analyse approfondie, nous tenterons de développer ces différentes thèses marxistes.

### Développement

Dans toutes les sociétés et à toutes les époques historiques, les hommes semblent régis par des idées, des conceptions, des représentations qu'ils se font d'eux-mêmes, de leur environnement, de leurs relations, de leurs actions .

Ce constat n'est qu'en fait apparent. Pour Marx et Engels, ce ne sont pas les idées qui mènent le monde ; ce sont les hommes qui font leurs idées au cours de la production matérielle. Marx et Engels entendent par production matérielle, l'ensemble des activités que les hommes mènent pour la satisfaction de leurs besoins vitaux.

En effet, pour vivre les hommes doivent manger, boire, s'habiller, se loger etc..., l'ensemble des activités qu'ils entreprennent pour satisfaire ces besoins est appelé la production. C'est donc, au cours de la production, que les hommes tissent des liens économiques, sentimentaux, politiques, religieux, moraux.

dominante au départ, peut être dominée par la suite et vice-versa. Ce qui lui donne l'illusion d'être l'idéologie de la société toute entière.

- Les hommes se sont toujours représentés leurs univers. Comme forme de représentation du monde, l'idéologie a toujours existé. Mais comme « reflet renversé de la réalité », l'idéologie est née avec les classes antagonistes pour devenir une idéologie de classe. En un moment donné, la classe dominante, jugeait nécessaire de sacraliser sa situation de classe. On ne saurait donc présenter les idées « comme des vierges éternelles, innocentes », une telle conception relève de la mystification idéologique. Cette mystification devient encore plus expressive quand d'anciennes formes en voie de dépassement deviennent mensongères. L'erreur devient alors une ancienne vérité déjà dépassée, un moment de la vérité pris pour le tout. La relation de toute idée avec la pratique exclut la possibilité d'une idée entièrement fausse. Voilà pourquoi une idée vraie devient fausse quand elle est dépassée, une vérité partielle devient fausse quand on la substitue à la totalité, à ce moment il y a mystification.

- La conception marxiste, même en tant qu'idéologie, veut rompre avec l'idéologie comme mystification.

- La position marxiste sur l'idéologie est assez complexe. Marx prévoyait la fin des idéologies de classe avec la fin de toute aliénation et avec la fin de l'Etat comme organe de répression des classes. Si l'on s'en tient aux faits, cette prédiction s'est avérée très controversée. En effet, si dans la théorie marxiste, cette position se comprenait, dans < les pratiques marxistes >, il en fut autrement. Dans les pays où « régnait » le prolétariat, susceptible de surmonter les idéologies, jamais les idéologies n'ont régné avec tant de force. Le marxisme s'est lui aussi transformé en idéologie. Selon Henri Lefebvre, dans « la somme et le reste » (1958) « Le terme bâtarde " idéologie scientifique " » employé officiellement contient à la fois l'aveu de ce fait et le désaveu ». Le marxisme fut un marxisme idéologisé, dans lequel disparaît précisément la critique de l'idéologie, changé en son contraire ». L'illusion marxiste d'une « idéologie scientifique », repose sur la possibilité de prendre partie ( dans le cas de Marx il s'agissait de sacrifier sa situation bourgeoise au profit de la position idéologique de classe ) et en même temps de refléter la vérité. Tâche ardue certes, mais proprement idéologique, car reposant sur le choix de la vérité et non sur l'objectivité scientifique.

- Mieux Marx préconise pour la réussite de la révolution socialiste, la nécessité d'un parti d'avant garde; chargé de sauvegarder la position strictement prolétarienne. Dans une large mesure, on peut parler de coïncidence des intérêts d'une classe donnée avec celles de la majorité des membres de la société; de là à parler de " science ", il y a un pas qu'il ne faut pas franchir. L'histoire récente des luttes révolutionnaires a montré que les intellectuels, spécialistes de la culture et de l'idéologie n'ont plus de privilège de posséder un degré de conscience supérieur (avant-gardisme). "Les faits sont têtus", ils sont, le plus souvent séduits par le "Saint Graal" ( incarnation de la richesse) et ne vivent plus que pour le pouvoir et pour l'argent.

## Conclusion

Il apparaît en réalité que toute idéologie naît et se développe sur la base de la production matérielle. Aussi, d'une manière générale, on ne saurait comprendre l'ensemble des éléments constitutifs de la conscience sociale sans les ramener à la base structurelle qui l'engendre. La représentation de l'idéologie comme un rapport inversé n'est pas en réalité un handicap par rapport à l'intérêt que le marxisme porte sur elle.

Aristote : (384 - 322 A.J.C.)

- La Métaphysique ou Philosophie première :

- Le Problème de l'être :

La métaphysique est définie comme « la science de l'être en tant qu'être ou des principes et causes de l'être et de ses attributs essentiels ».

Elle répond à la question : Qu'est ce qui fait qu'un être est ce qu'il est ? Ex : Qu'est ce qui fait qu'un cheval est un cheval ?

Il s'agit de déterminer le sens de « EST » dans la définition (Etre).

« Est » peut servir à désigner l'attribut essentiel ou le propre d'une part et d'autre part il sert à désigner l'accident.

Il y a donc deux formes d'être : L'être du propre (ex le rire est le propre de l'homme) et l'être de l'accident ou l'être facultatif (ex : l'homme est noir) on peut constater que l'être du propre comme celui de l'accident suppose l'être d'une substance : Ex le rire ou le noir n'ont leur sens que lors qu'il sont attribués à quelque chose. C'est précisément ce quelque chose, qui sert de support à l'accident comme à l'essence qu'on appelle substance. Dans notre exemple, Homme est donc la substance première support des attributs possibles. La substance est ce qui n'est pas prédicat de lui-même : Par exemple « la terre est la terre », n'ajoute rien à la terre.

La Substance : Il s'agit de déterminer ce qui dans l'être subsiste chez Aristote, ce qui subsiste, ce qui « est », ce n'est pas purement et simplement la matière, ce n'est pas non plus, comme chez Platon, l'idée absolue (Ex : La substance homme ne désigne pas seulement l'individu ou la seule idée d'homme). La substance c'est ce qui, au sein duquel se trouve unies matière et forme (Ex l'homme c'est l'individu concret + une forme).

Par exemple, un tas de cailloux constitue la matière d'une maison (substance) mais on n'habite pas un tas de cailloux.

Pour qu'une substance se réalise, il faut qu'à la cause matérielle (tas de cailloux dans notre ex) s'ajoute une cause formelle (plan dans la tête de l'architecte). Matière et forme sont les deux premières causes de la substance. Mais suffit-il d'avoir l'idée (le plan) d'une chose pour qu'elle soit ? Par cette question on peut dégager les formes d'être de la substance. Selon Aristote, entre l'être et le non être, il y a le pouvoir être ou l'être en puissance qui est une virtualité, une possibilité d'être. On peut donc donner une première réponse à la question ci-dessus posée ; en affirmant que par l'idée la chose existe en puissance.

Mais cette existence ne peut être effective que lorsqu'un agent moteur transmet la forme (Plan) à la matière (tas de cailloux) on parle alors de cause efficiente ou cause motrice :

Ex : le pilon existe dans l'arbre comme possibilité pure. Cette existence ne se réalisera en acte que par l'action du forgeron et de ses outils.

On parle alors du passage de la puissance à l'acte, de l'existence en puissance à l'existence en acte ou entelechie (être achevé substance). Enfin, l'œuvre serait absurde, si l'être réalisé (pilon) n'avait aucun sens, aucune utilité (l'invention du bic avant l'écriture). Cela implique la

donc Socrate est mortel.....conclusion

Grâce aux concepts généraux (homme et mortel) on affirme la vérité de l'individu (Socrate).

Le concept se caractérise par sa *compréhension* (ensemble des caractères qui le définissent) et par son *extension* (ensemble des individus auxquels il s'applique).

Le syllogisme se soucie plutôt du raisonnement formel indifféremment du contenu ; pourvu qu'il n'y a pas de contradiction.

Tous les hommes sont noirs  
or Jacques est un homme  
donc Jacques est noir

↑  
Ce raisonnement est formellement correct  
et matériellement faux. Correct en ce sens  
qu'il est construit à partir de la définition à  
priori.  
↓

Le syllogisme devient logiquement faux quand la conclusion introduit une contradiction.

Exemple : - tous les hommes sont des vertébrés  
or je suis un vertébré  
donc je suis un homme.

Ce syllogisme est logiquement incorrect et la conclusion est abusive car si l'attribut (vertébré) convient à l'homme, il ne lui est pas essentiel (l'homme n'est pas le seul vertébré).

### Théorie de l'âme Finalisme d'Aristote .

Les êtres tendent naturellement à se réaliser pleinement et pour cela chaque être tend vers sa nature.

Par exemple, si l'âme est la substance formelle des corps animés, les vivants ont une dignité ontologique variable, selon qu'ils possèdent ; soit une âme végétative (Plantes), soit une âme sensitive (animaux) soit plus, une âme rationnelle qui spécifie l'être humain.

Tous les mouvements (changement de quantité en quantité) trouve leur origine dans l'existence d'un premier moteur lui-même immobile, acte pur, possédant toute les perfections. Tel est le Dieu d'Aristote.

Le Dieu d'Aristote Pour faire passer les choses particulières de la puissance à l'acte (de l'idée de pilon au pilon) il fut nécessaire qu'il existât déjà un être en acte pour opérer de tel mouvement. Partant de cause à cause, on en arrive forcément à une première cause qui n'a pas de cause, c'est-à-dire qui ne passe pas d'une puissance à un acte ; qui est acte pur (puisque cause première) et immobile (puisque ne changeant pas). Cette cause première, cause d'elle-même est l'être premier objet de la métaphysique.

Dieu est donc le premier moteur lui-même immobile (parce que en ce qui le concerne personne n'a ajouté une forme à une matière).

Il est acte pur, forme de l'activité la plus haute qui est la pensée ; cause finale qui exerce sur les êtres une force d'attraction et sans laquelle rien n'aura de sens dans l'univers.

### La morale d'Aristote :

Aristote est partagé entre un eudémonisme (toute action tend vers la recherche du bonheur qui est lié à la vertu) et un intellectualisme moral (le bonheur se trouve dans la contemplation de la vérité ( science ) qui, en nous détachant des accidents du monde, nous fait goûter à une béatitude totale afin de tempérer nos appétits).

## EPICURE (342 - 341 - 270 A.J.C)

Atomisme : C'est le fondement de la doctrine physique d'Epicure. Il emprunte cette doctrine à Democrite en y introduisant une variante spécifique : la déclinaison ou le clinamen qu'il doit lui-même à Lucrèce. Chez Epicure, la déclinaison des atomes est l'action grâce à laquelle, lorsqu'ils tombent dans le vide, ils peuvent s'agglomérer selon leurs qualités respectives pour former les corps.

S'il partage avec Democrite la conception selon laquelle l'univers est tout entier constitué d'atomes et du vide, il se démarque de lui par l'introduction du clinamen. Le clinamen permet ainsi à Epicure d'inscrire le libre arbitre dans l'âme humaine dans sa constitution puisque les atomes particulièrement subtils qui la composent en bénéficient. Le but de la physique (atomisme) Epicurienne est de libérer les hommes des superstitions qui les accablent. Elle constitue le fondement théorique de « l'art de vivre » en montrant qu'il est inutile de chercher dans les choses les traces d'un plan divin (critique du fatalisme de Democrite).

Des Dieux : La liberté, fondée sur la spontanéité des atomes capables de changer de direction (clinamen) assure la possibilité de la maîtrise de soi malgré les Dieux :

Les Dieux immortels, sont incapables de faire du mal aux hommes et la crainte qu'ils inspirent est injustifiée car, l'âme aussi bien que le corps sont mortels. Si tel est le cas ; les Dieux ne peuvent rien ni contre notre corps ni contre notre âme après la mort. C'est donc mal parler d'eux que de dire qu'ils s'occupent de nous, de nos actes de nos prières. S'ils existent, ils mènent quelque part, une vie heureuse, parfaite, exempte de tout souci et ne s'occupent que d'eux-mêmes (critique du stoïcisme).

Selon Epicure, les Dieux n'ont aucun besoin de notre reconnaissance ou de nos prières. Ils sont tranquilles de toute éternité, n'ayant jamais connu d'infortune ou d'imperfection. Ils ne peuvent être l'auteur de la nature qui a tant d'imperfections.

La mort La crainte des Dieux est liée à celle de la mort et des châtements dans l'au-delà. En réalité, la mort n'est autre que l'abolition de toute sensation par la dissolution du corps et de l'âme. Il est faux de croire en une autre vie où chacun recevra le juste prix de ses actes. La crainte de la mort n'est donc plus justifiée car : « Tant que nous sommes, la mort n'est pas, quand la mort est, nous ne sommes plus ». Tout le problème se situe au niveau de l'inquiétude liée à son attente.

Inquiétude sans fondement par ailleurs, car :

« La mort n'a aucun rapport ni avec les vivants ni avec les morts, elle n'est rien pour les premiers et les derniers ne sont rien pour elle ».

La connaissance de la physique « (tout est atome) doit nous libérer de toute peur de la mort. C'est pourquoi : « il n'y a plus d'effroi dans la vie pour celui qui a réellement compris que la mort n'a rien d'effrayant ». Le sage ainsi éclairé par la science, ne se soucie plus que de sa vie ; de ce qu'elle a de bien de réel : les instants présents et les instants heureux dont son âme a gardé le souvenir (philosopher c'est apprendre à vivre, le philosophe ne s'occupe pas de sa mort).

Le Plaisir : il est « le commencement et la fin de toute vie heureuse » et constitue le Bien-Etre suprême dont le modèle parfait nous est fourni par la vie de délices que mènent les Dieux bienheureux dans les « inter-mondes ». Cependant, observe Epicure, « nous ne voulons pas parler du plaisir des débauchés et des jouisseurs » mais celui qui est accepté au terme d'un discernement réfléchi. De là s'impose une distinction entre plaisirs naturels et nécessaires

(vivre de peu), plaisirs naturels mais non nécessaires (agréments) et plaisirs ni naturels ni nécessaires (luxue insolent).

La théologie révélée : Se fonde sur les textes sacrés , la théologie positive s'appuie sur la tradition. Les parties essentielles de la théologie sont la théologie dogmatique qui porte sur l'étude des dogmes, et le théologie morale qui s'attache à déterminer les conduites morales à partir des principes religieux.

La théologie scolastique : Qui s'efforçait de concilier les données de la foi avec la raison en s'appuyant le plus souvent sur la philosophie d'Aristote.

La théologie négative : Est un mode d'approche de Dieu qui consiste à lui appliquer les propositions négatives. La méthode négative ou ( apophatisme) consiste à dire ce que Dieu n'est pas, à lui refuser tout prédicat. « Dieu suprême qu'on connaît le mieux en ne le connaissant pas ». Saint Augustin.

Scolastique : nom sous lequel on désigne la philosophie médiévale « de l'Ecole ». C'est-à-dire telle quelle était enseignée dans les écoles ecclésiastiques et les universités. La Scolastique se rattache à la théologie.

Foi : La foi désigne une croyance ferme dont la raison ne s'aurait totalement garantir la valeur. La foi est une certitude qui ne s'appuie pas sur des preuves rationnelles. Telle est la foi religieuse, adhésion aux dogmes qui sont considérés comme des vérités révélées(Fideïsme)

Fanatisme : La dimension initialement religieuse du fanatisme s'est étendue à tous les domaines de la croyance et notamment à celui de la politique.

Le « redoutable amour » que le fanatique porte à « sa vérité » possède un caractère essentiellement violent, intolérant et irrationnel, inséparable d'une volonté de puissance capable d'utiliser la violence extrême pour arriver à ses fins.

#### Descartes :

- Rationalisme : La connaissance procède de principes a priori. Le rationalisme cartésien est absolu et ne laisse pratiquement aucune place à l'expérience et à l'imagination (la folle du logis).
- L'intuition : fondement de la méthode cartésienne, ce terme désigne d'une manière générale un mode de connaissance immédiat et direct qui place d'emblée l'esprit en présence de son objet. Chez Descartes c'est la « conception ferme d'un esprit pur et attentif qui naît de la seule lumière de la raison ».
- L'évidence : Connaissance qui s'impose avec certitude à la raison. L'évidence chez Descartes est ramenée à la seule évidence rationnelle par opposition à l'évidence sensible ou empirique à cause de leur fausse transparence.
- La sagesse : Considérée chez Descartes comme une « parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir tant pour la conservation de la santé et l'invention de tous les arts ». Expression du culte moderne de la science.
- L'erreur : L'erreur réside dans le jugement quand la volonté, puissance infinie d'affirmation et de négation opère dans la précipitation alors que l'entendement fini (qui se contente de concevoir) est encore soumis aux confusions et aux obscurités en provenance des sens et de l'imagination.
- ✱ • La liberté : La vraie, celle qui s'oppose à la liberté d'indifférence (bas niveau de liberté, incapacité de décider) est la liberté supérieure de l'acte motivé par la puissance de l'idée rationnelle claire et distincte.

## Hegel

**La raison universelle** : La raison n'est pas seulement une qualité de l'esprit humain, mais pour Hegel, elle est plus radicalement ce qui anime aussi l'ensemble du réel. « Tout ce qui est rationnel est réel, tout ce qui est réel est rationnel ».

**L'idéalisme absolu** : Système philosophique hégélien où l'Être et l'Esprit coïncident à la fin de l'histoire « l'absolu n'est qu'à la fin que ce qu'il est en réalité ». Il se réalise et atteint la parfaite égalité avec lui-même. La coïncidence de l'Être et l'Esprit se réalisent après que l'esprit aura traversé toutes ses étapes pour se retrouver finalement pleinement déployé enrichi par ses successives aliénations, réalisé.

**La dialectique** : Elle est comprise chez Hegel comme la loi de la pensée et du réel, qui progressant par négations successives (thèse, antithèse), résout les contradictions en accédant à des synthèses elles-mêmes partielles et appelées à être à leur tour dépassées. Le « travail du négatif », inscrit au cœur du devenir, anime pour Hegel toute histoire particulière, qu'il s'agisse de celle de la nature ou de celle de la philosophie elle-même.

**L'Être** : « le concept d'être... équivaut dans son absence de contenu, au néant. Inversement comme pensée de ce vide, le néant est lui-même un être et, en raison de sa pureté le même que l'être ». Pour Hegel, « l'Être est identique au non Être » dans la mesure où rien de ce qu'on en dit ne coïncide avec lui : cette équivalence fonde la dialectique et fait du Devenir le nouveau mode d'être du réel.

**Le Devenir** : L'histoire de la réalité résultant du travail du « négatif » et « synthèse » d'être et de néant : la contradiction ; moteur du réel et de la pensée.

**La Ruse de la raison** : Chez Hegel, les hommes et les événements sont souvent les instruments inconscients de la raison incarnée dans l'histoire à l'aide de ruses qui consistent à faire agir les hommes en apparence pour atteindre leurs fins particuliers, en fait pour réaliser et accomplir la fin de l'histoire.

## Diderot

**Nature** : ensemble des choses (règne animal, minéral et végétal), considéré comme obéissant à des lois générales. C'est donc l'ensemble des êtres soumis à une causalité presque mécanique. La nature est comme un immense océan de matière dans lequel pas une seule molécule ne ressemble à une autre. Tout ce qui est de la nature est signifié, bon et changeant. Dans sa morale, il exige le retour à la nature et proscriit toute ascèse.

**Mouvement** : Il est l'une des qualités de la matière, il lui est essentiel. Le mouvement est ce flux perpétuel qui se remarque dans toute chose : « tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste ». Dans la nature tout est mouvement, autrement dit tout change d'où son inscription chère : « il naît un nouvel ordre de choses ». Ce mouvement des choses et dans les choses n'est autre que l'action des molécules, composant les choses, les unes sur les autres.

**Annnonce du transformisme** : L'animal est un agrégat d'animalcules c'est-à-dire que l'animal se compose de très petits animaux (visibles seulement au microscope), qui dérivent d'êtres, d'organismes très simples.

L'animal est donc le fruit d'une évolution, d'une transformation graduelle. Et c'est le cas de tous les organismes complexes, l'homme y compris. Tout animal dans la théorie de Diderot est plus ou moins homme car la sensibilité dont sont doués les animaux et les plantes, fait que

La liberté : Elle se traduit par l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à la communauté ; aliénation qui assure le passage de l'indépendance originelle à la liberté politique en même temps que la possibilité d'une morale véritable, exprimant la volonté générale.

La volonté générale : Elle n'est pas la somme des volontés individuelles et des intérêts particuliers, mais bien l'expression de la souveraineté du peuple par le biais d'un « législateur » qui en est l'interprète.

esthétique par le fait que le premier est fabriqué pour servir à quelque chose, (finalité ext. tandis que le second est en soi sa propre valeur (finalité interne).

L'entendement (analytique) : Deuxième source de la connaissance humaine, Kant le définit comme ce qui relie les sensations par le jeu des catégories : il est ainsi « la faculté des règles intermédiaires entre les sens et la raison (faculté des principes).

Les objets sont pensés par lui.

Aperception transcendante : Conscience de soi, le « cogito » ou le « je pense » est l'unité objective de la connaissance de soi. Cette unité crée à partir de la diversité des impressions, un tout unique. Le « je pense » est un acte de spontanéité qui précède tous les actes de l'entendement, une aperception pure qui accompagne toutes les perceptions empiriques ; en lui exprimant l'unité de la conscience du « moi » à travers toutes les représentations que l'on peut appeler unité transcendante en ce sens qu'elle rend possible toute connaissance.

La raison dialectique : Faculté des principes, la raison se réfère aux structures de la pensée tant que celle-ci s'appuie sur des principes directeurs qui permettent une mise en ordre des données de l'expérience. Kant la définit alors comme « l'ensemble des principes qui président à la connaissance dont la vérité ne dépend pas de l'expérience ».

La raison pratique : c'est un système considéré comme contenant le principe a priori de l'action humaine, c'est-à-dire la règle de moralité. C'est d'elle que relèvent les idées de liberté, d'immortalité et de Dieu en tant que postulats moraux.

La raison pure : c'est elle qui contient les principes permettant de connaître quelque chose exclusivement a priori. Elle est théorique ou spéculative et concerne exclusivement la connaissance. Elle fonde la science, mais elle est incapable d'accéder au noumène sans tomber dans les contradictions ou antinomies.

Les antinomies : ce sont des contradictions qui se manifestent entre deux principes ou lorsqu'on prétend les appliquer à un cas particulier. Dans le criticisme de Kant, les quatre antinomies de la raison pure repèrent les impasses où la raison aboutit nécessairement lorsqu'elle prétend dépasser les phénomènes et atteindre l'absolu dans la connaissance cosmologique. Chacune de ces antinomies (thèse et antithèse) sont également argumentées.

Impératif catégorique : terme qui désigne la loi morale chez Kant. Il exprime un commandement inconditionnel (à la différence de l'impératif hypothétique déterminé par une fin souhaitée). Il prescrit à chacun d'agir suivant le principe qu'il voudrait que tout le monde érige en loi universelle.

## Freud

**La psychanalyse** : méthode d'investigation consistant essentiellement dans la mise en évidence de la signification des structures psychiques inconscientes, qui, comme telles, sont inaccessibles directement à la conscience. Autrement dit, elle vise à élucider la signification inconsciente des conduites. Elle est en même temps une technique psychothérapeutique.

**L'inconscient** : premier mode d'expression psychique. C'est tout ce que l'être apporte en naissant. C'est le domaine du psychique où se trouvent concentrées des motivations et aspirations dont le sens est déterminé par les instincts et échappe au contrôle de la conscience. L'inconscient s'assimile aux racines profondes du psychisme qui déterminent toute la vie consciente.

**La libido** : énergie émanant de la sexualité et associant amour et génitalité chez l'adulte normal (fusion de la tendresse). Cette énergie peut investir la personne du sujet lui-même ; on parle de *libido du moi* (narcissisme) ou, chez l'adulte normal, elle investit les objets ainsi que les personnes.

**La censure** : c'est cette force du psychisme qui exclut de la conscience toutes les tendances qui lui déplaisent. Elle joue le rôle de gardien qui trie les pulsions en celles qui peuvent devenir conscientes et les autres sont renvoyées dans l'inconscient.

**Le refoulement** : c'est le rejet dans l'inconscient des représentations des pulsions agressives ou sexuelles, dont la satisfaction est réprimée dans la réalité.

**Le ça** : c'est le domaine de l'inconscient et des instincts primaires. Il est le réservoir des pulsions innées (eros et tanatos). Il ne connaît pas la morale et n'est guidé que par les *principes du plaisir et de la peine*. La peine est liée à une augmentation de l'énergie de l'excitation et le plaisir est lié à une diminution de cette énergie (poids de l'hérédité).

**Le moi ou l'ego** : il se différencie du ça à partir du stade oral. Il assure la tâche d'auto-conservation. Il contrôle les exigences du ça pour les soumettre au principe de la réalité. Il est dominé par la pensée objective, socialisée. Il exerce le refoulement et joue le rôle de censeur pour freiner l'expression des pulsions instinctives. Le moi est l'auteur de la sublimation. La sublimation consiste en l'expression de l'énergie de la pulsion sexuelle instinctive censurée par le moi, dans une activité sociale permise. Il assure l'équilibre de la personnalité (vécu actuel du sujet).

**Le super ego ou le sur-moi** : c'est une modification du moi par intériorisation des forces répressives rencontrées par l'individu au cours de son développement. Il se forme à partir du complexe d'Oedipe et représente la conscience morale du sujet. Le sur-moi est la conscience des règles sociales et des normes morales de la société (résultat de l'éducation).

**Les complexes** : structures fondamentales de l'affectivité.

**Le complexe d'oedipe** : c'est le complexe central des névroses. Il symbolise le conflit affectif profond lié à un attachement souvent érotique au parent de sexe contraire (la mère pour le garçon, le père pour la fillette), refoulée en raison de son caractère conflictuel et ambivalent (amour et haine ou rivalité) à l'égard du parent de même sexe. Ce complexe doit être dépassé

Sartre

Existence : concept opposé à celui de l'essence, elle désigne une condition ou situation donnée et contingente, absurde et sans justification. C'est une subjectivité à partir de laquelle l'homme a créé son essence par une liberté sans justification.

« l'existence précède l'essence » : c'est-à-dire que l'homme existe d'abord, sans raison, sans justification et qu'il se définit ensuite. Il est ce qu'il se fera. Il n'y a donc pas de nature humaine ou d'essence humaine préétablie, l'homme n'existe que dans la mesure où il se réalise : « faire, en faisant, se faire ».

Mauvaise foi : attitude de la conscience qui, se masquant la vérité, se ment à elle-même.

Salaud : c'est celui qui prétend essentialiser les autres hommes en les réduisant aux fonctions qu'on leur assigne et en niant ainsi leur liberté.

Autrui : c'est « l'autre, le moi qui n'est pas moi » et dont le regard me transperce de part en part et me « chosifie ». Autrui, ce mixte de proximité et de distance, s'il nous interdit de mettre autrui entre parenthèses au nom d'une autonomie individuelle (fiction pure, relevant de l'idéologie), peut donner lieu à un véritable affrontement illustré sur le plan existentiel par l'analyse sartrienne du regard. « Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même » : le regard de l'autre me renvoie ma propre image à moi-même.

« la nausée » : sentiment ontologique, elle révèle la contingence de l'être des choses défini comme *en-soi* (réalité objective), et l'absurdité de son existence qui ne saurait se justifier, alors que mon être m'apparaît comme un *pour-soi* (conscience) caractérisé par la liberté.

La liberté : elle ne s'exprime qu'en situation. la situation est constituée de l'ensemble des conditions et facteurs antérieurs à l'acte libre. Mais c'est le *projet* qui est la racine de la liberté dans la mesure où il donne une situation à la situation soit pour l'accepter, soit pour la modifier dans tel ou tel sens. Par mes projets, je suis également libre à l'égard de moi-même, car je crée ma nature et la remets en question par mes choix renouvelés.

La responsabilité : elle est le fondement de la liberté. C'est l'homme prenant sur lui-même toute responsabilité de son existence. Il est sans excuse et sans soutien. Il est en même temps responsable de lui-même et de toute l'humanité.

## Amilcar Cabral

Culture nationale : totalité des valeurs matérielles et spirituelles créées par une société au cours de sa pratique socio-historique.

Situation de classe : condition de vie de quelqu'un ou d'un groupe qui détermine sa place, son rôle, ses rapports avec les autres dans un contexte donné.

#### E.4 Texte 4

Notre tâche se précise donc ainsi : nous avons à nous affirmer dans le monde actuel ; nous séculairement assis dans la nuit de l'inanité , nous avons à nous redresser de toute notre stature d'homme ; nous, depuis si longtemps affairés au service de l'autre, nous avons à nous affirmer à notre propre service ; nous dont l'autre a si longuement disposé ; nous devons rentrer dans la disposition de nous - mêmes. Et naturellement la décision de nous assumer, de nous affirmer, d'être fiers (nous jusqu'ici si humiliés et si humbles), est en même temps décision d'assumer notre passé, de la valoriser et d'en être fiers. Seulement, une telle décision, pour autant qu'elle veut introduire une révolution radicale dans notre condition actuelle, exige pour aboutir une rupture elle aussi radicale avec notre passé, puisque cette condition provient rigoureusement et incontestablement de ce passé. La volonté d'être soi conduit immédiatement à la fière reprise en charge du passé, parce que l'essence du soi n'est que le résultat du passé du soi ; mais le passé lucidement et froidement interrogé et scruté atteste que l'assujettissement présent trouve son explication dans la provenance de l'essence du soi, c'est-à-dire dans le passé du soi, et nulle part ailleurs. Révolutionner la condition présente du soi signifie donc en même temps révolutionner l'essence en soi, ce que le soi a en propre, ce qu'il a d'original et d'unique, entrer dans un rapport négatif avec le soi.

M. Towa : Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique  
actuelle, P.41, Ed. Clé, Yaoundé.

#### Introduction

Dans ce texte, Towa essaie de redéfinir la mission de la philosophie dans le contexte actuel africain. Il passe au crible la situation socio-économique et idéologique de l'Afrique actuelle. Il reconnaît à la philosophie une certaine universalité. Et dans une optique hégélienne, il fixe les contours d'une philosophie permettant à l'Afrique de dépasser les idéologies extrémistes qui ont tenu lieu de philosophie africaine jusqu'alors. La nouvelle philosophie essaiera d'être autant que possible objective, afin de pouvoir réaliser une véritable révolution politique culturelle et idéologique.

Pour parvenir à un tel changement radical, Towa, conscient des difficultés et des risques de déviation, recommande la force, de la décision et une grande volonté d'être - soi, c'est-à-dire de s'assumer. Certes, cette démarche de Towa, s'inscrit dans la droite ligne de la frange progressiste des penseurs africains. Tout cela nous amène à nous poser les questions suivantes : Peut-on révolutionner une société sans révolutionner ses conditions d'existence ? La révolution est-elle une affaire de volonté, ou de décision ?

#### Développement

Dans une première partie, Towa fait une description saisissante de la situation des africains à l'époque actuelle, fruit de la domination et de l'exploitation séculaires des peuples africains, exploitation, qui se situe à tous les niveaux. C'est dans ce contexte que sont survenues les indépendances ; qui n'ont apportées à la situation des peuples noirs, que de changements mineurs ou retouches formelles. Tout ce que nous avons vécu en Afrique est désormais un fait historique ; et « les faits sont têtus ». De même qu'on ne saurait refaire l'histoire, on ne saurait nier cette réalité, cette réalité de peuples dominés et brimés et longuement assujettis.

La question qui se pose à ce sujet, c'est comment redonner à un tel peuple, sa dignité d'homme libre, prêt à prendre en charge son propre destin.

originale n'est pas sans intérêt. Elle permet alors à une véritable philosophie, dépouillée, d'une grande partie de sa coloration, de se faire prévaloir, de poser objectivement les problèmes qui se posent aux peuples africains et d'y apporter des réponses plus ou moins objectives.

La philosophie africaine n'aura alors d'africain, que l'origine géographique de son auteur. Un telle philosophie se fixera ses tâches nouvelles. Elle ne doit plus servir de « caisse de résonance » de la métropole. Elle aura la force et le courage de soumettre ouvertement l'absolu à la discussion. A sa critique, n'échappera plus l'héritage culturel, philosophique et idéologique. Elle sera la critique sans complaisance de la tradition ou même des traditions (pré-coloniale, coloniale et néo-coloniale). Un véritable débat philosophique exige la remise en question de toute idée si vénérable soit - elle avant de la recevoir. Towa est tout à fait conscient des difficultés ; Mais comme il l'affirme, il s'agit d'avoir beaucoup de courage et de volonté. Certes, la remise en question, la critique philosophique, ne sont pas des éléments de notre tradition, de notre passé culturel. Il est donc indispensable de dépasser un tel passé si nous voulons accéder à la « raison universelle » dont le point de départ est la « conscience de soi » selon les termes mêmes de Hegel, « conscience de soi » qui est l'élément essentiel du vrai. Ce changement d'attitude est d'autant plus nécessaire qu'il nous évite de tomber dans un vain culte de la différence car, sous prétexte que nous sommes différents de l'occident, il serait puéril de s'enfermer dans un monde fictif qui n'a de réalité de fait que dans le fantasme des idéologues de l'ethno-philosophie. Le monde actuel est planétaire ; et pousser jusqu'à un certain point le culte de la différence (négritude par exemple) c'est nier à nos modes de penser, toute valeur philosophique. Alors, nous élaborerons des conceptions métaphysiques dans lesquelles l'âme noire est présentée comme une réalité intemporelle, constituée « ne variatur » et achevée une fois pour toute.

Il faut rompre avec ces habitudes et la révolution véritable est à ce prix.

La pensée de Towa est dans une certaine mesure une révolution en elle - même. Révolution par rapport à l'ethno-philosophie et révolution par rapport à la tradition africaine.

Cependant, il serait peut être utopique de vouloir tout changer par la philosophie si nouvelle soit - elle.

Il faut reconnaître que c'est à la racine que l'Afrique est atteinte. Elle est atteinte jusque dans ses fondements économiques. L'immixtion des rapports de production occidentaux a fait éclater ses structures traditionnelles de production et d'échange et partant le commerce intellectuel fondé sur les anciennes bases de production.

C'est donc à la racine qu'il faut soigner le mal. Certes le débat pour une révolution philosophique en Afrique est un débat idéologique et politique. Mais il est plus économique que politique. Pour une véritable révolution culturelle, il convient de lier dialectiquement les problèmes économiques de l'Afrique actuelle, au débat politique. Il ne s'agit pas là d'une question de décision ou de volonté mais d'une question économique et politique, d'une question d'intérêt et de lutte de classes. Il est presque certains que tant que les anciennes métropoles auront des intérêts à sauvegarder, elles trouveront toujours des hommes et des femmes prêts à servir, dans la plus grande docilité, ces intérêts, et trouveront toujours dans la philosophie officielle ou non, des justifications idéologiques qui les feront passer pour des sauveurs de nation.

## Conclusion

On peut retenir de tout cela, que la démarche de Towa, par rapport à la philosophie africaine, exprime chez lui, la prise de conscience des enjeux politiques et idéologiques de l'Afrique. Ces différentes réactions par rapport à la réalité de l'Afrique actuelle sont d'un grand intérêt. Comme il le laisse entrevoir, il ne s'agit plus de faire le jeu idéologique de l'occident en se lançant tête baissée dans les voies qu'il nous trace si généreusement ; il ne s'agit pas non plus

## EXERCICES DE COMMENTAIRES DE TEXTE

- pas d'envie possible,
- mais la possession de cette faculté ne suffit pas.

c) Il remarque que si les hommes se distinguent les uns des autres, c'est à cause des diverses applications de cette faculté dans les diverses voies où ils conduisent les pensées :

- les inégalités résultent de l'usage que les hommes font de la raison,
- inaptitude de certains hommes à savoir par eux-mêmes (tout le monde n'est pas sage).

d) Conséquence tirée par Descartes, le consentement universel n'est pas une marque de vérité.  
Exemple : les faux savants égarés loin du « droit chemin ».

## 2. Partie Critique : (intérêt philosophique)

- a - la raison est égale en tous les hommes. - tout le monde en est pourvu.
- b - cependant il faut dépasser cette « possession » pour parvenir au plein épanouissement de l'homme (observation des règles).

## C. Conclusion

La raison est une faculté essentielle chez l'homme : recherche, conduite.

#### F.4 Texte 4 :

«C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et par suite, nous les marquons d'une forme extérieure, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'interne et l'externe sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée... Et il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée, cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement, car, en réalité, l'ineffable, c'est la pensée absurde, la pensée à l'état de fermentation et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie».

Hegel (Philosophie de l'esprit).

### A. CONSEILS PRATIQUES

Pour comprendre le texte, il convient de cerner les concepts que sont le mot, la langue, la parole, le langage, et cerner leurs rapports entre eux et entre eux et la pensée. Il convient aussi de cerner le concept ineffable, son rapport avec la pensée, connaître d'autres points de vue sur langage et pensée.

### B. PLAN

#### I. Introduction :

- thème abordé : pensée et langage.
- thèse centrale : c'est dans les mots que nous pensons.
- ébauche des articulations :
  1. l'objectivation de la pensée par le mot,
  2. les conséquences de ce constat,
  3. la critique de la tendance à considérer la pensée sans le mot.

### C. CORPS DU TEXTE

#### 1. Partie explication : (étude ordonnée)

- Hegel constate d'abord que : la pensée n'a de sens que par les mots
  - a - il en donne l'explication par l'extériorisation (objectivation) de l'intériorité ,
  - b - il récupère deux conséquences : impossibilité de penser sans les mots, et condamnation de la théorie qui considère que la liaison pensée - mot est contre ou faiblesse de la pensée,
  - c - il critique ensuite la théorie qui prône le phénomène d'une pensée inexprimable.

Conclusion : c'est le mot qui donne sens et valeur à la pensée.

#### 2. Partie critique : (intérêt philosophique)

- a - l'homme réfléchit (pense) avec les mots (parole, langue).
  - le contenu de la pensée ce sont les mots.

#### F.4 Texte 4 :

«C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et par suite, nous les marquons d'une forme extérieure, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'interne et l'externe sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée... Et il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée, cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement, car, en réalité, l'ineffable, c'est la pensée absurde, la pensée à l'état de fermentation et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie».

Hegel (Philosophie de l'esprit).

### A. CONSEILS PRATIQUES

Pour comprendre le texte, il convient de cerner les concepts que sont le mot, la langue, la parole, le langage, et cerner leurs rapports entre eux et entre eux et la pensée. Il convient aussi de cerner le concept ineffable, son rapport avec la pensée, connaître d'autres points de vue sur langage et pensée.

### B. PLAN

#### I. Introduction :

- thème abordé : pensée et langage.
- thèse centrale : c'est dans les mots que nous pensons.
- ébauche des articulations :
  1. l'objectivation de la pensée par le mot,
  2. les conséquences de ce constat,
  3. la critique de la tendance à considérer la pensée sans le mot.

### C. CORPS DU TEXTE

#### 1. Partie explication : (étude ordonnée)

- Hegel constate d'abord que : la pensée n'a de sens que par les mots
- a - il en donne l'explication par l'extériorisation (objectivation) de l'intériorité ,
- b - il récupère deux conséquences : impossibilité de penser sans les mots, et condamnation de la théorie qui considère que la liaison pensée - mot est contre ou faiblesse de la pensée,
- c - il critique ensuite la théorie qui prône le phénomène d'une pensée inexprimable.

Conclusion : c'est le mot qui donne sens et valeur à la pensée.

#### 2. Partie critique : (intérêt philosophique)

- a - l'homme réfléchit (pense) avec les mots (parole, langue).
  - le contenu de la pensée ce sont les mots.

- b - le langage traduit la pensée, mais pas toujours fidèlement :
- le mot ne traduit pas la pensée des fois.

### III. Conclusion

Il y a une coïncidence entre langage et pensée : la pensée est impossible sans le langage, et sans la pensée le langage ne peut évoluer.

b - la mathématique est moins une science particulière que l'instrument, le langage de toutes les sciences : physicien, chimiste, biologiste etc. s'expriment mathématiquement.

Conclusion : Rien dans le monde actuel ne se réalise sans les mathématiques.

---

## NOTIONS GENERALES

### E.3 Texte 3 :

«S'il est impossible de trouver en chaque homme une essence universelle qui serait la nature humaine, il existe pourtant une universalité humaine de condition. Ce n'est pas par hasard que les personnes d'aujourd'hui parlent plus volontiers de la condition de l'homme que de sa nature. Par limites, ils entendent avec plus ou moins de clarté l'ensemble des limites à priori qui esquissent sa situation fondamentale dans l'univers. Les situations historiques varient ; l'homme peut naître esclave dans une société païenne ou seigneur féodal ou prolétaire. Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu des autres et d'y être mortel. Les limites ne sont ni objectives ni subjectives ou plutôt elles ont une face objective et une face subjective.

Objectives parce qu'elles se rencontrent partout et sont partout reconnaissables, elles sont subjectives parce qu'elles sont vécues et ne sont rien si l'homme ne les vit c'est-à-dire se détermine librement dans son existence par rapport à elles» . Jean-Paul SARTRE  
«L'existentialisme est un humanisme» .

#### Introduction

Le thème abordé dans ce texte est celui de la condition humaine. La thèse de Sartre est qu'il existe une universalité humaine de condition au delà des divergences de conception. C'est ainsi que dans le texte il commence par faire observer les différentes manières de concevoir l'universalité humaine de condition à savoir celle d'une nature humaine et celle d'une condition humaine universelle. La suite sera consacrée à différentes explications pour défendre ses idées et faire des remarques.

Il s'agira alors de suivre Sartre dans ses explications, ses remarques et de discuter au besoin sa thèse sur la condition humaine.

#### Corps du texte.

Sartre part du constat qu'il existe deux manières de concevoir une universalité humaine.

Une manière consiste à poser une nature de l'homme. Cette idée désigne l'ensemble des caractères qui définissent l'homme et que l'on retrouverait dans chaque individu : «chaque homme serait un exemple particulier d'un concept universel, l'homme» . Sartre refuse une telle idée, idée qui selon lui se trouve chez les philosophes des temps modernes et des lumières.

Ces philosophes, même s'ils n'observent pas le même point de départ, arrivent à la même idée. En effet certains conçoivent un Dieu créateur : «assimilé la plupart du temps à un artisan supérieur» ; dans ce cas, «d'homme individuel réalise un certain concept qui est dans l'entendement divin» , un peu à la manière dont une carafe d'eau a été pensée, dessinée construite par le fabricant selon un modèle et un usage déterminé. D'autres refusent la notion d'un Dieu créateur, mais continuent de penser que «l'essence d'homme précède son existence historique» . Ce qui aboutit à l'idée selon laquelle tous les hommes de quelque condition que ce soit, sont «astreints à la même définition et possèdent les mêmes qualités de base» .

Ce sont là des théories que l'on nomme essentialistes, toutes commençant par poser une définition de ce qu'est l'homme, de son essence. Pour elles, l'existence consiste à déployer cette essence dans le temps et dans l'espace.

L'autre manière que Sartre approuve, consiste à reconnaître une condition universelle de l'homme, condition qui n'est autre que l'ensemble des limitations extérieures qui existent avant toute expérience et qui décrivent en gros la condition humaine.

Sur le plan objectif, elle désigne non pas la situation historique de l'homme, variable selon les sociétés, comme naître esclave ou prolétaire, mais sa situation universelle, c'est-à-dire les limites que l'homme rencontre inévitablement dans son existence comme la nécessité de travailler, autrui, la mort.

Sur le plan subjectif, elle montre l'homme comme sujet, à savoir que les limites universelles n'existent pas en elles-mêmes comme des objets extérieurs mais par rapport à un sujet libre qui les affronte, les dépasse, s'en accommode etc.

Analysant l'universalité de la condition humaine, Sartre débouche sur le fait que l'homme est d'abord existence et, c'est par la suite qu'il se détermine soi-même. C'est en cela qu'il faut comprendre cette citation : «l'existence précède l'essence». Par là Sartre montre que l'existence humaine ne peut pas être expliquée par une nature humaine donnée. En clair il rejette le déterminisme, l'homme pour lui «est liberté».

Cependant Sartre souligne les limites à cette liberté de l'homme. C'est pourquoi il fait cas des situations que vit l'homme. Certaines changent c'est le cas des situations historiques : «être pauvre ou riche, boulanger, ouvrier, ministre, d'autres pas, comme travailler, rapport avec autrui, présence dans le monde. Il faut comprendre dit-il que ces limites «sont vécues et ne sont rien si l'homme ne les vit, c'est-à-dire ne se détermine librement dans son existence et par rapport à elles». Par exemple on peut naître infirme ou être balayeur mais ces situations particulières qui apparemment limitent le choix, peuvent être dépassées ou acceptées. Cela est fonction de l'homme, de son projet. Tout homme dit Sartre, projette ; c'est une caractéristique humaine. Et ce projet qui consiste à choisir nous amène non seulement à choisir pour nous mais pour les autres : voilà en quoi consiste l'universalité de l'homme. Une telle chose n'est pas donnée au contraire elle se fait et continuellement.

Après lecture du texte, il apparaît que le concept de la condition humaine a servi à Sartre de faire montre de sa conception de la liberté. Pour lui donc «être libre c'est choisir». En effet, pour Sartre tout homme est en situation c'est-à-dire que tout homme a un passé, un présent, qu'il vit dans une société donnée, donc forcément en rapport avec d'autres et il va forcément mourir un jour même s'il ne veut pas (d'où l'absurdité du monde). Mais cela ne peut pas empêcher l'homme de manifester sa liberté, autrement de se déterminer : «l'homme est totalement libre». Une telle absolue liberté donne envie d'être vécue car avec un tel comportement l'homme serait totalement maître de son destin. Et c'est cela que Sartre vise, faire de l'homme le «boulangier» de sa vie.

Cependant si en théorie cette thèse peut se défendre, en pratique un tel fait est irréalisable. En effet la responsabilité, la volonté peuvent certes amener l'homme à de grandes réalisations, à de grands dépassements mais il faut tout de même reconnaître qu'il ne peut pas ignorer les déterminismes naturels et sociaux. Il existe dans la nature des lois à obéir en nous y conformant. Tout ne relève donc pas de la volonté. La condition humaine loin d'être une abstraction, une subjectivité est donc une donnée objective qui influe sur nous dans ce que nous faisons et pensons. Comme le disait Kwamé N'Krumah, homme d'état ghanéen «le milieu social affecte» l'individu dans ses idées, dans ses principes, dans ses comportements. C'est pourquoi les hommes ne reçoivent ni ne réagissent de la même façon devant le travail, la mort etc. Ce n'est pas parce que ces «limites sont vécues» par l'homme qu'il peut en faire fi.

## Amlcar Cabral

Culture nationale : totalité des valeurs matérielles et spirituelles créées par une société au cours de sa pratique socio-historique.

Situation de classe : condition de vie de quelqu'un ou d'un groupe qui détermine sa place, son rôle, ses rapports avec les autres dans un contexte donné.